

Janette Bertrand

Lit double 3



roman

10
SUR
10

Janette Bertrand

Lit double 3

Roman



De la même auteure

Lit double 3, roman, Libre Expression, 2014 ; collection « 10 sur 10 », 2016.

Lit double 2, roman, Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Lit double 1, roman, Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », 2015.

Ti-Boutte, album littérature jeunesse, Éditions de la Bagnole, 2010.

Le Cocon, roman, Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », 2013.

Le Bien des miens, roman, Libre Expression, 2007 ; collection « 10 sur 10 », 2012.

Les Recettes de Janette, cuisine, Libre Expression, 2005.

Ma vie en trois actes, autobiographie, Libre Expression, 2004 ; collection « 10 sur 10 », 2011.

*À tous les amoureux qui veulent
créer une relation durable.*

 Cher journal,

Il neige. L'hiver est long... long... Il me semble que le froid est plus ardent, plus pénétrant, ou est-ce mes vieux os qui supportent moins bien ces horribles mois ? Cet hiver, je comprends les Québécois qui migrent vers les pays chauds et je donnerais gros pour du soleil et de la chaleur. Cet hiver, pas d'escapade à Cuba. Étienne, à qui j'en parlais, m'a rétorqué sur un ton sec que l'année dernière je n'avais pas cessé de bougonner ; l'eau était trop salée, le sable trop présent, le soleil trop chaud. Je n'ai pas pris la peine de lui expliquer que si je râlais contre les éléments, c'était en fait pour ne pas râler contre lui. De toute façon, l'hiver, Étienne voit régulièrement son psychologue et participe avec enthousiasme à son groupe d'hommes. Et les activités de mon époux à Montréal diminuent notre réserve

d'argent pour nos « loisirs ». Et puis, sommes-nous encore assez amoureux pour des escapades romantiques au bord de la mer ? N'empêche que l'hiver, ici, c'est quatre mois d'enfermement. Qu'est-ce qu'on fait quand on n'a rien à faire ? On s'ennuie. Ciel, que je m'ennuie. Et c'est lorsque je m'ennuie que me vient l'idée que notre couple est foutu. Une chance qu'Étienne déteste les ordinateurs. Je ne voudrais pas qu'il sache que je doute de la vie que je nous ai choisie. Bien oui, je l'avoue, c'est moi qui, à notre retraite, ai décidé d'acheter cette ferme avec nos économies. Je voulais donner un but à Étienne, un but dont il serait fier. Dans le fond, la ferme, c'était beaucoup plus pour lui que pour moi que je la voulais. Comme il ne sait pas dire non, ni oui d'ailleurs, je prends les décisions, et les risques de me tromper qui viennent avec. Et je passe pour une femme contrôlante. Chaque couple a sa dynamique. Je décide, d'accord, mais je vis avec la peur de n'avoir pas pris les meilleures décisions pour nous deux. J'agis, il suit. On se moque souvent des Germaine, ces femmes qui gèrent et qui mènent, on ne parle jamais des hommes qui se laissent mener et gérer parce que ça fait finalement leur affaire et qu'ils y trouvent même des avantages : celui de ne jamais se tromper et celui de pouvoir critiquer.

Je devrais être contente. Étienne va mieux, enfin, un peu mieux. Sa consultation avec son psychologue est maintenant une fois la semaine au lieu de deux. Il prend toujours des antidépresseurs, et son médecin considère qu'il est sur la bonne voie. Mais je suis inquiète : il n'est plus le même homme. J'étais si heureuse l'an dernier qu'il commence cette thérapie, mais maintenant je vois bien qu'elle le change. Est-ce que je veux qu'il change ? J'ai

tant voulu qu'il m'aime comme moi je l'aime, qu'il pense comme moi je pense, qu'on ne fasse qu'un, lui et moi, mais voilà que j'ai peur maintenant qu'il devienne un autre homme qui ne m'aimerait plus autant. Je ne veux pas qu'il change. Pas après plus de cinquante ans de vie ensemble. Notre relation est solide. On est un couple heureux. Pourquoi réparer ce qui n'est pas brisé ? Il aborde parfois l'idée de prendre sa retraite de la ferme. Je le connais, il voudrait que ce soit moi qui la prenne, la décision, afin de se dégager de toutes responsabilités. Je ne peux pas décider d'arrêter de faire ce que j'aime. C'est trop me demander.

Et je sens qu'il fait de gros efforts pour accepter le couple de son fils. J'avoue que c'est gênant quand Francis bécote Claude, ou encore quand ils s'étreignent en se dévorant des yeux, à fleur de désir, sans se soucier de notre présence. Impossible de s'empêcher d'imaginer ce qu'ils font au lit. J'ai beau avoir l'esprit large... Jeune, je savais bien sûr que les homos existaient, mais je n'en connaissais aucun, ni gars, ni fille. Et le comble, je me retrouve avec un fils gai qui est amoureux d'un gai d'une autre race, d'une autre couleur, le pire, un Anglais de Toronto. Tout un choc ! Cela serait si simple si Claude était un hétéro. Ce serait plus facile pour nous, et pour lui aussi, qu'il soit comme quatre-vingt-dix pour cent du monde. On ne parle jamais des parents de gais, de ce qu'ils ressentent et de comment ils absorbent cette différence. Suis-je responsable de l'homosexualité de Claude ? Coupable même ? L'ai-je trop aimé ? Ou pas assez ? Étienne ne m'en parle jamais, mais il doit penser que c'est ma faute. Je dois aimer mon fils tel qu'il est. Il ne changera pas, et ça, même s'il le voulait. Il n'est pas plus responsable de son

homosexualité que de ses yeux bleus, me dit-il souvent. Mais je ne suis pas une sainte et des fois je me demande si par miracle il ne reviendrait pas... j'allais bêtement écrire « dans le droit chemin ».

Clara arrête de taper en sentant Étienne qui, en douce, est entré dans sa cachette d'écriture. Elle clique vite sur « Fermer ».

— Mon psy me conseille de me familiariser avec l'ordi, il dit que ça serait utile pour écrire mes rêves tous les matins.

— Ah, si ton thérapeute le dit !

Clara se lève un peu trop brusquement et bute contre lui. Il la retient par le bras.

— J'ai pas le droit d'avoir des cachettes. Juste toi ?

Il affiche un air qu'elle ne lui a jamais vu. Un ton nouveau aussi. Elle lui sourit faiblement.

— T'as horreur de tout ce qui est électronique. Vaut mieux que tu continues d'écrire dans ton petit cahier noir. C'est moins difficile. Tu vas perdre patience avec un ordi... Mon amour, t'es plutôt du genre, disons... manuel...

— Mon psy me dit aussi que toi tu peux pas me changer, mais que moi je peux changer.

Sur ce, il sort de la pièce. Clara soupire.

« Mais qu'est-ce qui lui prend ? Qu'est-ce que son psy lui fourre dans la tête ? Cette façon contestataire avec laquelle il me parle de plus en plus souvent... »

Elle revient à son journal, triste.

 *Cet Antoine Marcil le monte contre moi. C'était peut-être un mauvais choix, ce psy, mais je me suis fiée aux recommandations de Jean-Christophe. Étienne a peut-être vraiment besoin d'autre chose que*

de s'occuper d'une ferme bio et, parce que je ne veux pas prendre ma retraite de la ferme, il est contrarié et le montre en étant bête avec moi. Je ne veux pas quitter mon petit monde. Qu'est-ce que je deviendrais sans mes clients, sans mes amis ? Qu'est-ce qu'ils deviendraient sans moi ? Ce n'est pas que je sois de grand conseil, mais au moins ils peuvent parler d'eux avec quelqu'un qui les écoute, quelqu'un capable de se mettre à leur place, quelqu'un qui ne les juge pas. Je n'invente pas ça. Mimi et Bob ont besoin de moi. Et Nancy et Nicolas qui ont des problèmes avec ce Lulu adopté... Leur couple pourrait ne pas y survivre. Faut que je les encourage à persister. Et puis ma belle Magali qui, heureusement, a reporté son gros mariage à plus tard étant donné que la succession de son père prend du temps à se régler.

Tout cet argent qui lui tombe du ciel me rend folle. Il ne faut pas que cet héritage vienne détruire son couple, ce serait dommage. Il y a aussi mon voisin, Jean-Christophe. Sans mes légumes, mes petits fruits et mes fines herbes, terminées les excuses pour passer des heures en sa compagnie, à l'écouter parler. Il est si savant sur la nature humaine et j'ai tant à apprendre. Moi, j'ai l'expérience, et lui, la science. On est un couple parfait... de voisins. C'est vrai que sans la responsabilité de la ferme je pourrais m'occuper davantage de mon petit-fils Gabriel... Et puis, je n'en parle pas, mais mon dos me fait souffrir de plus en plus.

Étienne apparaît dans l'embrasure de la porte, vêtu de son nouvel anorak qu'il ne met que pour aller en ville. Il ajuste son foulard coloré tricoté par Clara.

— Mercredi, c'est juste demain...

— Je sais. Pis ?

— Tu sors ?

— Je suis mieux d'aller coucher en ville, ils annoncent une grosse bordée de neige cette nuit.

— Tu vas coucher à l'hôtel ? Ça coûte des sous...

— Ben non, Alain m'a invité. Il a un divan-lit dans son salon.

— Alain ?

— Tu le connais pas. Un gars du groupe de thérapie. Il passe son temps à m'inviter à dormir chez lui quand on finit tard et quand il fait tempête.

— Il est gai.

Ce n'est pas une interrogation, mais une constatation.

Étienne s'est cambré, il a blêmi et son regard s'est durci. Elle ne lui a jamais vu cet air-là.

— Pourquoi tu me dis ça ? T'as peur que je sois attiré ?

— Oui.

C'est un tout petit « oui ».

— Il est gai, pis je suis pas attiré pantoute ! Je fais pas une thérapie pour le fun, c'est pour savoir qui je suis vraiment, et sache, Clara... (il crie la suite) que je suis pas attiré du tout par les hommes !

— Bon.

Étienne se calme un brin en enfilant sa tuque et ses gants.

— Je t'appelle quand j'arrive en ville.

— Sois prudent.

Il s'avance vers elle et l'embrasse sur la tête.

— Je sais que je t'aime, Clara. Ça, je le sais !

Figée et démontée devant l'écran de son ordinateur, Clara écoute les bruits du départ d'Étienne. Au bout d'un moment, elle retourne à son journal.

 *Mon Étienne devient un autre homme, un homme que je ne reconnais plus, que je ne comprends plus. Il s'éloigne de moi. Je ne suis plus la source de toutes ses joies. Il a maintenant une vie en dehors de moi, un psychologue, un groupe d'hommes, des nouveaux amis. Ça me fait peur. Suis-je en train de le perdre ?*

Sur l'autoroute, au volant de leur familiale, Étienne parle tout haut :

— J'ai pas peur d'Alain qui est gai. J'ai pas peur de moi. Je sais ce que je suis.

« Pourquoi j'ai accepté son invitation ? Pour me prouver que je suis pas attiré par lui. Et pourtant, oui, sa générosité m'attire, sa faiblesse aussi, et c'est un spontané. Moi qui le suis si peu, il me fait du bien. C'est vrai que son problème à lui, c'est le sexe. Il a dit au groupe qu'il avait déjà passé cent hommes en une nuit. Il se vantait, plusieurs dans le groupe ne l'ont pas cru. Je serais fou d'aller coucher chez un malade du sexe. Il est en thérapie. Il veut se guérir. Et puis, je suis capable de dire non. J'ai pas été capable de le dire au frère quand j'étais jeune, mais là, j'ai vieilli. Mais pourquoi me jeter dans la gueule du loup ?

« Je vais lui dire que je couche chez une cousine et j'irai dormir à l'hôtel. Non, c'est de la fuite. Je dois faire face à mes démons. Les tuer à jamais. La cousine pis l'hôtel, c'est des défaites. Mais la chair est faible. Si j'écoutais de la musique pour plus penser à ça ? »

Étienne fait jouer un CD country et monte le volume au maximum. Pour que le son enterre ses questionnements.

Le bungalow est enseveli sous la neige. Emmittouflé dans son suit de ski-doo, Robert dégage la porte du garage. Son fils l'aide. Ils manient la pelle avec énergie. Ils ne se parlent pas, ne se regardent pas depuis que Jonathan a été gracié par la juge qui a cru qu'il ignorait que son actrice était mineure. Suivant le conseil de la juge, Robert a exigé de son fils qu'il habite avec eux pour quelque temps, question de le surveiller de près. Mireille, déçue par son préféré, laisse son mari s'en charger. Elle n'a jamais pris sa défense, elle ne lui pardonne pas d'être descendu du piédestal où elle l'avait juché. Elle ne lui adresse la parole que pour l'essentiel et, à l'étonnement de Robert, elle comble d'attentions sa fille Geneviève qui devrait accoucher bientôt. Jonathan souffre de l'indifférence de sa mère, sans toutefois le démontrer. Mais plus encore, il souffre de la sévérité de son père.

— P'pa ?

— Tais-toi, pis grouille avec la pelle. Qu'on en finisse au plus sacrant.

— C'est vrai ce que j'ai dit à la juge. Je savais pas que la fille avait juste quinze ans. Je savais pas que c'était un crime de faire des images osées avec des mineurs sur le Web. Je le savais pas. Sérieux, p'pa.

— Je le savais pas... Les enveloppes brunes, je savais pas ce qu'il y avait dedans, l'argent cash sous la table non plus. Caltor, Jo !

— P'pa, je te le jure sur la tête de l'homme que j'aime le plus au monde.

Robert arrête de déneiger l'allée, décontenancé. Il revoit Jonathan, enfant, quand il lui disait : « Ze t'aime gros comme le ziel et la Terre ! »

— P'pa ? C'est ben important que tu me croies. Même si j'ai été gracié, toi, il faut que tu me croies.

« Ça se peut-tu que mon propre fils ait fait cette grosse bêtise-là ! Il me fait penser à moi quand j'ai raccompagné "Chose" chez elle. Je me suis ramassé avec une totale inconnue qui m'a fait accroire au matin que je l'avais baisée comme un dieu. Finalement, le fils est aussi cave que son père. »

— Je te crois, mon petit gars.

Des larmes jaillissent des yeux de Jonathan comme si elles s'étaient accumulées depuis des années et que la soupape venait de s'ouvrir. Robert sent une grosse boule d'émotion l'étrangler.

— Viens ici un peu que je te réchauffe. On gèle !

Robert lui ouvre les bras et Jonathan s'y réfugie comme avant, comme dans le bon temps, le temps d'avant la coupure de l'adolescence. Des larmes mouillent les yeux paternels et, pour cacher ce qu'il considère comme une faiblesse, Robert repousse son fils d'une bourrade.

— T'es frette comme un glaçon. Ç'a-tu de l'allure de pas s'habiller en hiver !

— J'ai tellement besoin que tu me croies, toi surtout, p'pa !

La porte est maintenant dégagée et ils entrent dans le garage.

— Je te crois, mais tu vas me dire ce qui s'est passé exactement. On est entre hommes, là.

— J'ai essayé de vous le raconter... Vous voulez rien entendre.

— Mets-toi à notre place. On apprend que t'es accusé de production et de diffusion de matériel porno juvénile, que tu peux faire six mois, un an de prison...

— Je me mets à votre place, j'aurais capoté aussi.

— J'aurais accepté que tu regardes de la porno une fois en passant, par curiosité, moi aussi je suis allé voir en passant... mais de là à en faire...

— Écoute-moi, p'pa.

— ... à te servir d'une petite jeunesse de quinze ans...

— Écoute-moi, crisse !

Jonathan a dit « crisse » comme son père qui apprécie ce trait qu'ils ont en commun.

— Excuse-toi. Moi je dis « caltor » pour remplacer « crisse ». Surtout devant ta mère.

— Je m'excuse. Je suis pas comme toi, p'pa. Toi, t'as de la facilité avec le monde. Moi, je suis tout le contraire. Moi, je suis ben tout seul avec mon ordi, mais des fois j'ai des désirs d'homme, t'sais, pis comme je me fais pas de blondes facilement... ben... comme je m'en fais pas pantoute... je vais sur les sites pornos. C'est là, à portée de la main.

Jonathan rit de son jeu de mots. Son père lui renvoie tout de même un sourire.

— Tu y vas souvent ?

— Ben, avant ta surveillance, j'y allais tous les jours, comme tout le temps. Pas tout tout le temps, mais autant que l'envie me prenait, et ça me prenait souvent. Tu sais ce que c'est, quand t'es jeune, tu penses rien qu'à ça, le cul.

— La porno, c'est comme la boisson ou le tabac, ou... la drogue, tu t'en rends pas compte, pis tout à coup t'es devenu accro. Tu commences par regarder ça par simple curiosité et tu continues parce que des filles qui veulent tout le temps et qui jouissent avec le gars, c'est excitant au boutte.

— Oui, pis l'avantage, j'ai pas besoin de draguer et de me faire dire non. Aussi, pas de taponnage après, genre « Tu m'aimes-tu ? ». Tu prends vite goût à ça. Le plaisir à pitons.

— Mais le problème, c'est qu'il t'en faut toujours plus pour être excité. Right ?

— Ouais, c'est vrai. J'étais rendu que je zappais les bouts plates pour juste regarder les hards. Pis y avait jamais rien de ben nouveau, et je me suis dit que j'allais en tourner un, film porno, un à mon goût. Pas comme acteur, j'ai vraiment pas le body pour ça, je suis faite comme toi, pis je suis ben trop gêné, mais comme réalisateur, là... J'ai une webcam, des spots et il me manquait juste deux jeunes pour un film postporno.

— C'est quoi ça... postporno ?

— Un film avec des acteurs qui s'aiment pour vrai, qui se traitent d'égal à égal en faisant l'amour. Je connaissais un gars qui avait une blonde depuis un bon bout. Il a vingt-deux ans et j'ai cru que sa blonde avait le même âge. Les filles, elles commencent à se montrer le body à douze, treize ans... Je savais pas qu'elle était mineure. Sérieux, p'pa, je le savais pas. Je peux te la montrer dans le film ! J'ai le film sur une clef USB.

— Je veux pas voir ça !

— C'est très artistique. À part le cul, y a une maudite bonne histoire, deux vrais jeunes qui s'aiment, et à l'écran ça paraît. La porno est consommée par des jeunes, pis des histoires de jeunes, ça manque dans la business. J'ai voulu combler un besoin. Ma postporno, c'est pas de la porno de matante et de mon-oncle avec des filles de quarante qui ont l'air de trente...

— Avec ton actrice mineure, c'est de la pédophilie.

— Ben non ! La pédophilie, c'est un adulte avec un enfant. Mon actrice a presque dix-sept ans !

— C'est du matériel porno, postporno si tu préfères, mais la loi...

— Mais j'ai pas forcé la fille. Elle voulait. Le gars, c'était son chum. Faire ça à la noirceur ou devant une caméra... Je l'ai pas payée, j'ai pas fait une cenne. C'était pas pour le vendre, juste pour le placer sur le Web, pour montrer ce que je sais faire. Une sorte de carte d'affaires. Pour mettre à profit mes études en multimédia. Faut pratiquer, qu'ils disent, les profs...

— Arrête de te justifier !

— Ce que j'ai dit à la juge est la pure vérité. Pis elle m'a cru, elle !

— As-tu participé ?

— NON ! Je filmais !

— Lequel est le plus coupable ? Celui qui vole ou celui qui tient la poche ? T'as pas voulu mal faire, mais tu t'es mis les pieds dans les plats pareil.

— On a pas de cours de sexualité à l'école... Où veux-tu qu'on apprenne, nous autres, les jeunes ? Les parents pensent qu'on sait toutte, ça fait qu'ils se donnent pas le trouble de nous instruire.

— Le sexe, c'est privé. On parle pas de ça comme de la température. C'est privé et c'est grandiose, c'est noble ; c'est pas pour mettre sur le Web. C'est – comment

te dire ? –, c'est une affaire qui se passe entre des personnes qui s'aiment.

— Il y a des émissions qui montrent à faire la cuisine. Pourquoi il y aurait pas des programmes qui montrent comment faire l'amour ?

— Les films de cul montrent pas comment faire l'amour. C'est juste du sexe, avec la femme soumise la plupart du temps, et l'homme qui procure la jouissance. Sache, mon garçon, qu'il y a autant de sortes de sexe qu'il y a de couples. Le sexe, c'est le secret précieux du couple. On sait jamais ce qui se passe sous la couette des autres. Le sexe, c'est... c'est maman !

— Hein ? Le sexe, c'est maman ?

Une fenêtre s'est ouverte à l'étage. Mireille a interpellé son mari.

— Jo, pas un mot de notre conversation à ta mère, elle a déjà assez de troubles avec ta sœur.

— Merci, p'pa. De toute façon, maman me parle plus, je suis tombé de mon piédestal.

Mireille ouvre la porte qui relie la cuisine au garage. Elle est en « mou », dans un ensemble de jogging turquoise qui la fait paraître plus grosse qu'elle l'est en réalité.

— Tu m'as pas entendue, Bob ? Je t'ai appelé d'en haut.

— Oui oui. Bon, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Ta fille... elle veut plus accoucher.

Jonathan éclate de rire et échange un regard malicieux avec son père. Ce qui met Mireille encore plus en rogne.

— Toi, le p'tit smatt, pas de remarque. Quand on est assez niais pour faire ce que t'as fait, on juge pas sa sœur. Pis toi, Bob, t'as jamais accouché, ça fait que tais-toi. Si les hommes accouchaient, la planète se viderait dans le temps de le dire.

— Je m'excuse, m'man. Je voulais pas rire. Mais Gen va comme être obligée d'accoucher. Elle a neuf mois de faits.

— Bon, c'est nouveau, ça, t'excuser. En tout cas, je sais plus quoi faire avec elle. Bob, viens lui parler. Je suis découragée.

Elle est proche des larmes, épuisée. Robert s'en attendrit.

— O.K., je vais essayer.

Il laisse son fils en tête à tête avec sa mère qui renifle tout en cherchant un mouchoir dans son soutien-gorge, puis dans sa manche. Jonathan tâte ses poches et lui en trouve un froissé.

— Y est pas usagé.

Mireille esquisse un mince sourire et se mouche bruyamment.

— Quand j'étais petit, te souviens-tu, m'man, au salon de coiffure, je t'avais accusée devant plein de mantes de toujours me moucher avec des kleenex usagés ?

— J'avais eu tellement honte, pis c'était pas vrai, c'étaient des froissés...

— M'man... Je m'excuse si je te fais honte avec mon histoire de film porno.

— Garde tes excuses pour plus tard. C'est pas vraiment le moment.

Elle retourne dans la maison, sans constater la déception de son fils.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma belle doudoune en or ?

— Je veux me faire avorter, p'pa... Tout de suite !

Robert s'assoit sur le lit et tente d'enlacer Geneviève, mais c'est impossible avec son gros ventre et celui de sa fille.

— Dis pas des affaires de même, ma tite fille. C'est pas...

— Je veux pas accoucher !

— Le bébé, que tu le veuilles ou non, faut ben qu'il sorte de ton ventre.

— Je veux pas de bébé... Je veux avorter !

Elle hurle encore plus fort et à répétition qu'elle veut avorter, qu'elle ne veut plus de bébé. Robert est étourdi par son hystérie. Mireille surgit dans la chambre, s'élance et gifle rudement sa fille qui, sous la surprise, devient statue de sel. Robert entraîne vite sa femme dans le corridor.

— Caltor, elle est enceinte, tu devrais pas...

— C'est pas une raison pour nous faire chier !

Le vent du nord siffle et semble s'engouffrer entre les planches de bois de la maison. Clara frissonne. Elle est seule, et la soirée lui apparaît sinistre. Elle entend la sonnerie de Skype et clique pour se retrouver devant Mireille et Robert, qui déversent sur elle, en se coupant la parole, leurs difficultés avec leurs enfants.

Sans grand entrain, Clara tente d'y voir clair afin de les calmer. Elle fait de son mieux.

— Tous les couples ont leurs épreuves, leurs hauts et leurs bas. C'est normal. Ce qui compte, c'est de pas perdre de vue l'essentiel : votre relation à vous deux. Vous pouvez laisser les malheurs de vos enfants briser votre relation ou encore vous pouvez vous servir de ces mêmes malheurs pour renforcer le lien qui vous tient ensemble.

— Nous deux, ça compte pas, mais notre fille, notre fils, qu'est-ce qu'on fait avec eux autres ? On peut pas les mettre à la porte.

— Pensez à vous deux d'abord. C'est le temps d'être égoïstes.

— C'est toi qui dis ça, Clara ? Toi qui penses toujours aux autres ?

— La vie m'a appris que le couple peut traverser les pires revers, mais si on s'aime... on s'en sort. Quant à votre Jonathan, faudrait peut-être que toi, Bob, tu lui parles de sexualité saine, normale, et non virtuelle...

— Je te l'avais dit que c'était à toi de lui parler...

— C'est ce que je viens de faire cr... caltor !

— ... et que Mimi explique à sa fille les joies de la maternité.

— Hein, hein, je te l'avais dit ! Tu passes ton temps à lui radoter des accouchements effrayants, douloureux au boutte. Elle peut ben avoir peur, la pauvre petite fille.

— Si je savais pas que vous vous aimez autant, je pourrais croire que vous êtes sur le bord de vous séparer, mais je vous connais et je sais que le picossage est votre façon de communiquer. Mettez donc ça de côté pour le moment. Vos enfants ont besoin de vous, de vous deux ensemble, et ils ont la chance d'avoir des parents qui peuvent leur donner l'exemple d'un couple heureux, alors...

— C'est vrai, ça, que, pour moi, ma femme, c'est... le boutte de la marde.

— Toi itou, t'es le boutte de la marde pour moi.

Clara se retient de rire. Elle a connu des déclarations d'amour plus romantiques, mais bon, chacun sa façon d'exprimer son amour.

— Ce que vous pouvez donner de mieux à vos enfants, c'est l'exemple d'un amour qui dure, d'un couple capable de traverser toutes les épreuves.

— Juste ça ?

— Juste ça...

— Merci, Clara.

- Toi, si on t'avait pas...
- Bonne nuit.
- Toi aussi, Clara, t'es le boutte de la marde.
- Merci.

Janette Bertrand remet en scène les couples de différentes générations que les lecteurs ont tant appréciés dans les deux premiers tomes de *Lit double*.

De plus, avec Claude et Francis, elle explore les possibilités pour un couple gai de vivre dans l'harmonie et l'amour durant de longues années.

On retrouve, comme toujours, de la tendresse, de l'humour, des dialogues percutants.

À lire seul quand on cherche l'amour, à deux quand on l'a trouvé et qu'on veut le garder.

Tout le monde se reconnaît !



Janette Bertrand est une grande communicatrice et une auteure prolifique, dont l'importance a été maintes fois soulignée par de prestigieux prix et distinctions. Son autobiographie et ses romans sont tous des best-sellers au Québec. L'auteure enseigne également l'écriture dramatique à l'Institut national de l'image et du son (INIS).